

Roland PFEFFERKORN, *Genre et rapports sociaux de sexe*

Lausanne, Éd. Page deux, coll. Empreinte, 2012, 140 p.

Philippe Hamman



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6791>

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2012

Pagination : 351-352

ISBN : 978-2-8143-0120-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Philippe Hamman, « Roland PFEFFERKORN, *Genre et rapports sociaux de sexe* », *Questions de communication* [En ligne], 21 | 2012, mis en ligne le 18 décembre 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6791>

une population de regardés et une population de regardants... Pas la France de la peur de l'autre et de la xénophobie à laquelle la dictature médiatique veut nous inféoder... Pas cette France des privilèges qui appauvrit les pauvres pour enrichir les riches à l'image d'un monde auquel elle s'est opposée par la voix de ses principes constitutionnels et philosophiques tout au long de son histoire républicaine. Pas la France du mensonge et de la corruption dont nous donne plus que jamais l'exemple le monde politique... Mais la France libre, équitable et fraternelle qu'il nous faut bâtir ensemble si nous voulons rester la France ! » (pp. 122-123).

Finalement, la question qui ressort de ce plaidoyer, est celle des priorités et de la légitimité des élus qui gouvernent, en regard de la place du citoyen qui ne peut que subir le système sans réellement s'y intégrer. Le ressentiment que cela fait ressurgir au moment même des échéances électorales pose plus que jamais la question du choix qui semble insoluble sans changement radical de paradigme.

Gilles Boenisch

CREM, université de Lorraine
gilles.boenisch@gmail.com

Roland PFEFFERKORN, *Genre et rapports sociaux de sexe*.

Lausanne, Éd. Page deux, coll. Empreinte, 2012, 140 p.

Dans la collection de poche soignée des Éditions Page deux, *Empreinte*, dédiée plus spécialement à des problématiques socio-économiques et de travail avec une perspective critique à l'endroit du système capitaliste ou de ce que l'on a pu nommer le « tournant néo-libéral », voici un ouvrage de synthèse, lisible et offrant un point à jour sur les approches sociologiques du genre et des rapports sociaux de sexe, domaine de recherche où les travaux se sont multipliés ces dernières années.

Roland Pfefferkorn, professeur de sociologie à l'université de Strasbourg, propose un tour d'horizon appuyé sur une bibliographie utile, comprenant à la fois un certain nombre de références devenues classiques et des recherches récentes. Il a lui-même dirigé des ouvrages collectifs et des dossiers de revues sur le sujet. Le lecteur qui connaît la version amendée de son habilitation à diriger des recherches (*Inégalités et rapports sociaux. Rapports de classes, rapports de sexes*, Paris, Éd. La Dispute, coll. Le genre du monde, 2007) ne sera pas surpris en parcourant le présent ouvrage, dont la ligne directrice est, de la même façon,

la dimension cumulative des inégalités et l'enjeu de l'articulation des rapports sociaux, notamment pour comprendre la construction des catégories.

La focale privilégiée dans le présent volume est de clarifier les débats qui se sont développés autour du « mouvement des femmes », et en particulier de présenter les concepts qui ont émergé. Le cadre de pensée reprend le dispositif déplié dans l'ouvrage de 2007, en soulignant d'emblée que ce mouvement n'est pas unique : il faut en comprendre les contours et les divergences pour en saisir la portée, notamment entre les courants différentialiste et matérialiste, qui se structurent respectivement sur un clivage identité/différence et égalité/inégalité ; de ce second dualisme ressort plus spécialement l'approche en termes de rapports sociaux de sexe, mettant en avant les fondements matériels et socio-économiques des antagonismes entre les sexes. C'est dans cette posture que s'inscrit Roland Pfefferkorn.

Le livre s'organise en quatre chapitres. Le premier invite à « rompre avec le naturalisme », suivant une mise en perspective de moyen terme qui synthétise un certain nombre d'apports développés dans *Inégalités et rapports sociaux*. Il s'agit des différentes dimensions simultanées de l'oppression des femmes (« exploitation, domination, discrimination, stigmatisation ») et plus encore de l'entrée matérialiste, qui s'inspire du concept de « mode de production capitaliste » forgé par Karl Marx pour interroger le « mode de production domestique » ou encore le « patriarcat » et relire ainsi les évolutions du travail des femmes, y compris dans la dialectique production/reproduction avancée par certains auteurs pour questionner les interactions entre système productif et structure familiale. On comprend alors mieux comment apparaît la problématique de la division sexuelle du travail, à la fois dans la sphère professionnelle et domestique, en arrière-plan des réflexions en termes de rapports sociaux de sexe.

Un deuxième mode d'élaboration théorique est présenté au chapitre 2, à savoir les études de genre, qui ont connu une forte diffusion internationale, à la fois dans plusieurs disciplines des Sciences humaines et sociales et en imposant progressivement le domaine des *gender studies* – fût-ce en jouant parfois de la polysémie du terme genre. Précisément, l'auteur souligne la diversité des registres et des usages du concept de genre – qui désigne le sexe social, renvoie aussi à des contraintes organisationnelles et institutionnelles, questionne les sexualités (par exemple, la théorie *Queer* à partir des années 90)

et rend raison de la place des rapports de pouvoir – citant une expression de Joan Scott : le « genre "signifie" les rapports de pouvoir » (p. 67).

Le troisième chapitre examine ensuite trois séries de critiques soulevées à l'encontre du concept de genre, à savoir : un regard qui porterait davantage sur les aspects symboliques et les représentations, au détriment des aspects matériels ; un certain oubli de la réflexion socio-historique dans la distinction entre genre et sexe (au risque de réifier une naturalité du sexe) ; enfin, une tendance, selon Roland Pfefferkorn, à gommer les conflictualités et la dimension des rapports sociaux – et donc de classe. On retrouve là encore l'argumentaire avancé en 2007, avec toutefois une place plus explicite donnée à la dimension du conflit. Pour autant, l'auteur note bien que le concept de genre s'est imposé aujourd'hui, y compris en France et dans les milieux académiques comme un vecteur fédérateur ; différents indicateurs sont avancés (par exemple, en 1999, *Les Cahiers du gedisst* rebaptisés *Cahiers du genre*) et un point est fait sur la diffusion des études de genre dans les institutions académiques françaises. Le sociologue semble davantage s'en accommoder que dans son ouvrage de 2007, même si sa conclusion reste mitigée puisqu'il y adhère sous réserve de « placer au cœur de sa définition le rapport social » (p. 93).

Une certaine ambiguïté concernant le statut épistémologique de la notion ou du concept (?) de genre ne peut donc être totalement levée. Peut-être l'auteur aurait-il pu davantage préciser les registres de ses usages : à quel moment et à quelles conditions le genre, respectivement les rapports sociaux de sexe, constituent-ils, pour Roland Pfefferkorn, un objet d'étude, une porte d'entrée, un révélateur ou encore un analyseur de processus sociaux, ou également un concept scientifique, voire un cadre analytique (ou du moins heuristique) pour comprendre un certain nombre de spécificités de modes de catégorisation... En particulier, mobiliser la notion de genre permet-il de déconstruire et comprendre le recours par des acteurs et des groupes (dont des chercheurs) à ce répertoire (le genre comme objet d'étude) ou s'agit-il d'un concept doté d'une réelle plus-value analytique pour comprendre des inégalités sociales (le genre comme concept scientifique et cadre analytique heuristique) ?

Cette question mérite d'être posée dans la mesure où le quatrième chapitre se recentre sur les rapports sociaux de sexe, comme concept articulé avec celui de rapports sociaux de classe. Roland Pfefferkorn

souligne ainsi « la dimension antagonique des rapports entre la classe des hommes et celle des femmes, sans oublier la centralité du travail » (p. 96) – travail qui peut se lire, pour l'auteur, autant comme un levier de la domination que de l'émancipation. De là, le lien avec une double conclusion qui donne plus directement à voir les positions propres de l'auteur, par rapport à un tour de cadran des approches possibles, et l'évolution de ces dernières depuis l'ouvrage déjà cité de 2007. D'une part, Roland Pfefferkorn termine sur l'intérêt à penser en termes de rapports sociaux de sexe (implicitement : plus que de genre), afin d'articuler « de manière coextensive et consubstantielle les rapports de classe, les rapports de sexe et les rapports de racisation » (p. 121) – ce qui part du principe que le social est toujours le produit de plusieurs rapports sociaux (on notera au passage le terme de « racisation », là où il était auparavant question de « rapports de "races" » chez l'auteur, et une insistance plus forte sur les conflictualités au fil de l'ouvrage), avec un travail dès lors de coproduction des catégories. D'autre part, il est question d'intégrer à la fois les approches en termes d'agents et d'acteurs – structuralisme et individualisme – autour de la « construction des marges de liberté et d'action » (p. 126-127). Toutefois, un choix se révèle rapidement, en écartant le concept de reproduction de Pierre Bourdieu, pour être trop synonyme d'une « domination dans l'éternité » (p. 126), au profit d'une référence finale (p. 127) à la sociologie de Georg Simmel, à travers une longue citation de Pierre Macherey (*Petits riens. Ornières et dérives du quotidien*, Lormont, Éd. Le Bord de l'eau, 2009, pp. 154-155).

Philippe Hamman

CRESS, université de Strasbourg
phamman@unistra.fr

Pierre Piazza, dir., *Aux origines de la police scientifique.*

Alphonse Bertillon, précurseur de la science du crime.

Paris, Éd. Karthala, coll. Hommes et sociétés, 2011, 383 p.

Il est certaines couvertures qui ont le don de résumer merveilleusement le propos d'un ouvrage. Que l'on en juge : un homme torse nu gît sur le sol, face contre terre, un éclat dans l'omoplate. C'est un cadavre photographié pour les besoins d'une enquête criminelle. Cette utilisation de la prise de vue strictement verticale répond au souci de neutralité de la « photographie métrique » qui permet d'établir et de conserver une image très détaillée des scènes de crime. Si l'on connaît principalement Alphonse